SECOND RAPPORT

DE

LA COMMISSION DE VACCINE,

A

LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Lu le mardi 25 frimaire an XI.

A PARIS,

De l'Imprimerie de la SOCIÉTÉ DE MEDECINE, rue d'Argenteuil, n°. 211.

AN XI. — 1802.

A

N. TH. B. FROCHOT,

PRÉFET

DU DÉPARTEMENT DE LA SEINE.

LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

SECOND RAPPORT

DE

LA COMMISSION DE VACCINE,

A LA SOCIÉTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Lu le mardi 25 frimaire an XI.

CITOYENS,

Votre Commission, dans son précédent rapport, vous rendit compte des premiers succès de la vaccine en France. Elle vous prouva combien étoient fondées les préventions que faisoit naître cette découverte aussi surprenante qu'inespérée ; répondit aux objections dirigées contre l'inoculation nouvelle, et vous fit enfin partager les grandes espérances qu'elle-même avoit conçues.

Engagés que nous étions, depuis quelques mois seulement, dans la recherche des effets du *cow-pox*, de ses avantages, de ses incon-

véniens possibles, de tous ses résultats, nous n'avions encore pu qu'entrevoir l'objet de notre mission, et nous ne pouvions aussi vous transmettre qu'un apperçu, très-distinct à la vérité, de tout ce qu'il importoit de savoir.

Mais ce premier travail étoit à peine terminé, que déjà votre Commission s'occupoit de rendre celui qu'elle vous offre aujourd'hui, et plus complet, et plus décisif. Elle avoit compris, que pour atteindre au but qu'elle se proposoit, elle avoit besoin d'un immense concours de lumières, et que, dans un sujet aussi grave, elle ne pouvoit prononcer d'une manière digne de vous, et, nous osons ajouter, digne d'elle, qu'armée de l'opinion, formellement émise, de tout ce que la médecine contemporaine possède de praticiens célèbres et d'observateurs éclairés. Elle sentit la nécessité de multiplier encore ses relations médico-littéraires. Elle conçut le desir, et forma le projet de les étendre, non-seulement dans tout l'intérieur de la France, mais dans l'Europe entière, et jusqu'au-delà des mers.

Cependant la difficulté de correspondre avec les nations belligérantes, et même avec les états récemment pacifiés, alloit en-

traver notre marche, et s'opposer à la prompte exécution de nos desseins : cette première difficulté ne pouvoit être applanie qu'avec le secours de l'autorité : nous ne l'invoquâmes point en vain. Le Ministre des relations extérieures, auquel nous nous adressâmes pour en obtenir la faculté de correspondre, sous son couvert, avec les savans étrangers accéda, à notre demande dans des termes pleins de bienveillance. Le Ministre de la marine, alors le citoyen Forfait, ne se montra pas moins disposé à faciliter nos communications avec les médecins anglais par l'entremise du citoyen Otto.

Forts de ce double appui, nous ouvrîmes, à la fin de messidor et au commencement de thermidor an 9, une vaste correspondance avec la presque totalité des principales villes de l'Europe, et même avec plusieurs d'un ordre inférieur. Nous posâmes une série de questions précises que nous adressâmes aux gens de l'art les plus renommés de ces divers pays ; et, en sollicitant chacun d'eux à nous en donner la solution, nous les invitions aussi à nous transmettre leurs observations particulières les plus décisives, et à nous communiquer leur opinion ou leurs doutes sur

la pratique et la théorie de la vaccination.

Quelques-uns, même parmi vos associés étrangers, qui tous furent conviés à prendre part à cette grande discussion, se sont crus dispensés de répondre au desir de la Commission, ou du moins leur réponse ne nous est point parvenue. Mais le grand nombre saisit avec avidité ce moyen d'instruction également fécond pour les uns et pour les autres ; presque tous s'empressèrent de concourir avec nous au but général ; et, par une heureuse réciprocité, ils nous associèrent à leurs lumières, comme nous les avions associés à nos travaux.

De ce pacte littéraire, de cette coalition philosophique composée d'hommes tendant avec ardeur à la même fin, résultèrent bientôt les plus heureuses conséquences. Cet appel aux savans accrut le zèle des uns, et donna l'éveil aux autres. Les observateurs se multiplièrent de toute part. D'un côté, l'importance de la question agitée, de l'autre, le desir de répondre dignement à l'attente de la Société, ou plutôt au vœu de l'humanité toute entière, exigèrent des recherches approfondies, et nécessitèrent d'innombrables expériences. Des lettres, des mémoires manuscrits ou imprimés, des ou-

rages plus ou moins étendus nous furent
lressés de tous les pays, et dans toutes
s langues. Nous n'eûmes pas seulement
our coopérateurs ceux que nous avions
écialement invités à unir leurs efforts aux
itres; plusieurs autres savans, non moins
loux de contribuer à l'utilité générale,
ns cette circonstance signalée, voulurent
ssi nous enrichir du résultat de leur pra-
que; et votre Commission forma bientôt
centre commun où vinrent, de tous
points, aboutir les connoissances nou-
lles, et se réunir la somme des opi-
ons.

Telles furent les sources de nos richesses,
telle est la matière de ce rapport. Quel-
es multipliées et entraînantes que fussent
jà les preuves que nous vous avons four-
es dans le premier, on peut dire qu'elles
paroîtront dans l'immensité de celles que
us avons depuis et de toute part accu-
ulées. Si leur rédaction a présenté quel-
es difficultés, elles ont sur-tout consisté
ns la surabondance des matériaux; dans
nécessité embarrassante d'élire au milieu
une multitude de faits concluans, ceux
i sembloient comporter l'intérêt le plus
rqué. C'est la tâche que nous nous som-

mes efforcés de remplir. Aussi, ce travail, quelqu'étendu qu'il soit, n'est-il qu'un long abrégé des nombreux écrits de nos correspondans, étrangers ou français, et de nos propres observations.

Nous le divisons en quatre parties.

Dans la première, nous tracerons l'histoire générale de la vaccine, de ses progrès, de son état actuel en Europe.

Les preuves de tout genre qui constatent sa vertu anti-variolique formeront la matière de la seconde partie.

Nous réfuterons dans la troisième, par l'expérience, par le raisonnement, et par le témoignage des autorités les plus graves, toutes les objections dirigées contre le nouveau mode d'inoculation.

Dans la quatrième, intitulée VARIÉTÉS, se trouveront consignés tous les faits qui s'éloignent de la pratique ordinaire; plusieurs principes nouvellement proposés ou établis; quelques expériences particulières, et notamment celles qu'on a tentées sur les animaux; enfin, tout ce qui, n'étant pas de nature à entrer dans les cadres précédens, nous a paru néanmoins digne de quelqu'attention.

Première partie.

Histoire générale de la vaccine, depuis sa découverte jusqu'à ce jour.

Nous diviserons cette histoire en trois périodes différentes, savoir : première période, la découverte de la vaccine ; 2e. son introduction et ses premiers succès chez les différentes nations de l'Europe, et même dans les autres parties du monde ; 3e. son état actuel dans les divers pays où elle a pénétré.

Première période. La découverte de la vaccine.

Depuis douze cents ans, un fléau destructeur, autant qu'il paroissoit indestructible, dévastoit le monde ; il en décimoit la population, et dégradoit une partie de ceux qui échappoient à sa mortelle influence. Tel avoit été, suivant les uns, le funeste présent qu'avoient fait à l'Europe les Maures conquérans de l'Espagne, qui, dans des tems plus reculés, devoit encore verser sur nous, avec l'or du nouveau monde, une nouvelle calamité ; ou tel fut, selon d'autres, le fruit empoisonné de ces missions à main armée, lesquelles, après avoir couvert de deuil et l'Europe et l'Afrique, de-

voient aussi répandre une longue désolation sur les siècles suivans. Long-tems sans doute, mais vainement, on chercha les moyens de modérer les effets de cette redoutable contagion, enfin, de la tendresse maternelle et de l'intérêt, suivant la pensée de Voltaire, naquit l'inoculation : expédient heureux, dont l'origine et les premiers bienfaits se perdent pour nous dans l'éloignement des tems et des lieux.

Pratiquée pour la première fois à Constantinople, en 1673 (1), ce ne fut qu'en 1721 (2), qu'une femme, célèbre à plus d'un titre, lady Wortley Montagu, après y avoir soumis son propre fils, parvint, aidée d'autres femmes puissantes qu'elle sut intéresser à son

---

(1) Une vieille Thessalienne, après l'avoir mise en usage pendant long-tems dans la Circassie, l'apporta à Constantinople, et à l'aide d'un pieux stratagême, parvint à y établir cette salutaire pratique, qu'elle disoit lui avoir été révélée par la Vierge.

(2) Cependant, dès 1713, M. Timon, médecin de Constantinople, et qui avoit fait ses études en Angleterre, avoit communiqué cette méthode à M. Woodward, médecin du collège de Londres; mais soit que ce médecin et ses collègues ne l'approuvassent pas, soit qu'ils prévissent de trop grands obstacles, ils ne cherchèrent point à l'établir dans leur patrie.

projet, à l'introduire en Angleterre, et à l'y répandre assez rapidement.

Mais tandis qu'elle pénétroit presque sans obstacle en Asie, aux Antilles, dans l'Amé-ique méridionale au rapport de la Conda-mine, et qu'elle continuoit de s'accréditer ans la Grande-Bretagne, le reste de l'Euro-e, ou l'ignoroit, ou, par une obstination on moins fatale qu'inconcevable, se refu-oit à l'adopter (1). En vain les Boërhaave, les Ioffmann, les Haller, les Mead, les Heïster, s Lobb, les Verlhof s'en étoient déclarés s zélés partisans ; non moins vainement nos élèbres compatriotes Chirac, Helvétius, As-uc, Vernage, Tronchin, Petit la conseil-ient et la pratiquoient. Malgré tous les ef-rts de ces hommes dont l'autorité sem-oit si propre à régler la croyance publique, dépit des médecins les plus recomman-ibles qui les ont remplacés et imités jusqu'à s jours, il faut avouer que l'inoculation, ce enfait inappréciable, et dont la reconnois-nce publique s'irrite de ne pouvoir procla-er les auteurs, étoit bien loin encore, sur-ut dans les classes placées au-dessous de

---

(1) L'inoculation de la petite-vérole ne fut intro-ite en France qu'en 1754.

l'opulence, d'être convertie en pratique générale (1).

On avoit découvert un moyen de mitiger les effets du virus variolique; mais on cherchoit un agent bien plus précieux encore, capable d'en préserver. Lobb et Boërhaave crurent l'avoir trouvé : Lobb le faisoit résulter de l'union intime du soufre et du mercure; Boërhaave, de l'amalgame du mercure et de l'antimoine. La croyance de l'un et de l'autre fut trompée; mais leur espoir, déçu pour un tems, ne devoit pas tarder à se réaliser.

Une maladie propre aux vaches de certaines provinces d'Angleterre (2), peut-être

---

(1) Le prix élevé que la plupart des inoculateurs mettoient à leurs soins, n'a pas peu contribué à faire de l'inoculation variolique une prérogative presqu'exclusive de la richesse: si, comme l'ont fait depuis les vaccinateurs, et avec le même désintéressement, les inoculateurs eussent attaché autant d'importance à populariser leur pratique, qu'ils en mettoient généralement à l'utiliser à leur profit, ils l'auroient indubitablement répandue dans toutes les classes. Mais on n'a lu nulle part : ICI ON INOCULE GRATUITEMENT; et le bon, le philantrope Giraud, n'a pas eu assez d'imitateurs.

(2) La vaccine n'est pas seulement indigène dans le

lles de tous les pays, et que les hommes,
; des circonstances données, étoient sus-
ibles de contracter, passoit, d'après une
enne souvenance des habitans de ces
es contrées, pour le préservatif de la
e-vérole. Mais comment se persuader
n bouton unique, survenu par hasard à
rémité du doigt, ou à quelqu'autre
e de la main, pût suffire à détruire l'ap-
e à une maladie terrible et presqu'inévi-
, et devenir ainsi le remède anticipé
nal qui peut-être étoit encore loin
ver? Cependant cette opinion vulgaire,
sques-là n'étoit qu'une vieille tradition,
t obtenir la sanction de l'expérience, et
er un jour de tout l'éclat de la vérité.
ins l'année 1768, Suton et Fowster, chi-
iens à Tornbury, imbus de cette croyance
ilaire, et curieux de la juger, inoculè-
la petite-vérole à plusieurs de ceux qui,

---

stershire, on l'a également découverte dans les
s de Witts, de Sommerset, de Buckingham, de
on et de Hants, dans quelques endroits de Suf-
et de Norfolk, où on l'a appelée la petite-vé-
e la tétine, *pax-pox*, ainsi que dans le Leices-
re et le Staffordshire. (Voy. Pearson, *An in-
concerning the history of the cow-pox.*)

autrefois avoient gagné le *cow-pox* ; ils ne purent la leur communiquer. Ils firent part du résultat de leur expérience à une Société médicale dont Fowster étoit membre ; mais le fait sembla peut-être trop singulier pour être exact, on n'en tint compte ; et, ce qui est bien plus étonnant, il paroît que les deux inoculateurs eux-mêmes abandonnèrent la solution du grand problême dont on peut dire qu'ils tenoient déjà le premier inconnu.

On dit que dans la Carinthie, la vaccine étoit connue depuis long-temps des habitans de la campagne, comme un préservati de la petite-vérole ; et que les filles, dan cette province, s'en servoient quelquefoi avec succès.

On a publié d'autre part, que la vaccin étoit indigène dans le Holstein ; que les médecins et les paysans de ce duché n'ignoroient point sa propriété anti-variolique, e que dans la ville de Kiel, notamment, o l'inoculoit par fois aux enfans pour préserve leur beauté.

Enfin, on lit dans une brochure allemand intitulée : *Allgemeine unterhaltangen*, etc qu'à Gottingue, la vaccine étoit déjà connu en 1769. Mais tous ces rapports ne présenter rien de constant, si ce n'est peut-être l'envi

d

de disputer l'honneur d'une découverte sublime à son immortel auteur.

Un homme dont on ne prononcera plus le nom sans appeler un grand souvenir, Edouard JENNER, de la ville de Berkeley, observoit dès long-tems en silence la vertu préservative, vraie ou supposée, du *cow-pox*. Peu confiant dans les rapports d'autrui, jaloux de découvrir immédiatement la vérité toute entière, il parcourt divers cantons de la Grande-Bretagne où cette affection est endémique. Il cherche, interroge, examine tous ceux qu'il apprend en avoir été atteints; il répète les voyages, multiplie les informations, et après plusieurs années de perquisitions scrupuleuses, il n'a encore nulle part rencontré un sujet qui, ayant pris la vaccine, ait postérieurement contracté la variole.

Non content de ces premiers résultats, Année
quelques nombreux et déjà positifs qu'ils 1797.
soient, il inocule, en 1797, la petite-vérole à plusieurs habitans de la province de Glocester, qui jusques-là en avoient été exempts, mais qui avoient eu le *cow-pox* à des époques plus ou moins éloignées : l'inoculation échoue complètement.

C'est alors que se présente à sa pensée le projet d'insérer l'humeur vaccine elle-même

à des sujets vierges encore de l'une et de l'autre affection. Il le met à exécution, et obtient de ses diverses insertions des pustules qui, bien que légèrement dissemblables de celles de la vache, à raison sans doute de la différence du tissu cutané, présentent néanmoins une marche constante et des phénomènes uniformes. Tous ces sujets artificiellement vaccinés au nombre de 23, sont, au commencement de l'année 1798, soumis à l'épreuve de l'inoculation variolique, aucun d'eux n'est infecté.

Année 1798.

Et telle fut l'époque à jamais mémorable de la découverte de la vaccine.

JENNER publia, au mois de juin de la même année, le succès de ses recherches et de ses premiers essais (1). Mais il en avoit de nouveaux à tenter : il étoit sur-tout important de savoir, 1°. si le fluide vaccin humanisé, qu'on permette l'expression, ou puisé au pis de la vache, étoit également, et productif, et préservatif; 2°. si par suite de transmissions successives, le premier n'étoit pas susceptible de dégénérer. JENNER institua à cette fin des

(1) *An inquiry into the causes et effects of the cow-pox, or variolæ vaccinæ.*

expériences comparatives, dont les résultats décidèrent très affirmativement l'une et l'autre question.

Pearson fut le premier qui, après l'auteur de la découverte, s'occupa de vérifier la faculté anti-variolique de la vaccine par l'inoculation de la petite-vérole humaine. Il ne put également parvenir à communiquer celle-ci aux sujets qui avoient eu autrefois celle des vaches. Il imprima, au mois de novembre 798, ses observations, et celles qui déjà lui voient été transmises par plusieurs de ses ompatriotes (1).

Le docteur Woodville, placé à la tête d'un ôpital de Londres affecté spécialement à la etite-vérole naturelle et inoculée, avoit plus ue personne la facilité d'expérimenter les ertus du *cow-pox*, et de constater les mereilles qu'on en publioit. Quoiqu'il eût suivi, isques-là, avec un grand succès, la fructeuse carrière de l'inoculation variolique, il hésita pas à se livrer avec autant d'ardeur ue de bonne-foi à l'examen de la nouvelle écouverte. Il commença ses vaccinations à fin de janvier 1799, et déjà, au mois de ai de la même année, il rendoit compte au Année 1799.

(1) *An inquiry into the history of the cow-pox.*

public de 600 inoculations-vaccines pratiquées par lui, dont 400 consécutivement soumises à l'épreuve variolique y avoient complètement résisté (1).

Des circonstances topographiques donnèrent lieu à une singularité qui parut compromettre un instant la fortune du nouveau préservatif. Plusieurs des vaccinés de Woodville eurent simultanément la vaccine et la petite-vérole. On chercha la cause de cette étonnante complication, que quelques autres imitateurs de JENNER, ni Jenner lui-même, n'avoient encore nulle part rencontrée; et on pensa que les sujets qui présentoient ces exceptions assez nombreuses, cohabitant avec les varioleux dont l'hôpital de Woodville, comme on l'a dit, se composoit uniquement, ils avoient bien pu, antérieurement à la vaccination, et même encore quelques jours après, contracter le principe de la variole, à laquelle ils étoient incessamment exposés. L'évènement justifia la présomption, et à l'aide de quelques nouvelles dispositions locales, propres à éloigner tout danger de contagion, les vaccinés de l'hôpital d'inoculation furent

---

(1) *Reports of a series of inoculations for the variolæ vaccinæ, or cow-pox, etc.*

par la suite exempts de toute apparition variolique (1).

Alors, 2 décembre 1799, fut fondé l'Institut de vaccine de Londres. Sa formation et sa composition respectable sont trop connues, pour qu'il soit besoin de nous y arrêter.

Cette belle institution, et les premiers écrits de Jenner, de Pearson et de Woodville, ne pouvoient manquer d'imprimer un grand mouvement parmi ceux qui, par caractère ou par état, s'occupent de tout ce qui peut améliorer la condition des hommes. Cette soudaine impulsion se propagea rapidement d'Angleterre en Allemagne et en France.

M. Dejerro, membre de la régence de la Basse-Autriche, et son Référendaire en matière de santé, paroît être l'auteur des premiers essais tentés à Vienne, et dans tout le continent. Le 28 avril 1799, il inocule la vaccine, avec de la matière transmise par Pearson, à ses propres enfans et à quelques autres sur lesquels l'insertion de la petite-vérole ne produisit ensuite aucun effet. Peu de jours après, le docteur Decarro suit son

---

(1) Voir le second ouvrage de Woodville : *Observations on the cow-pox.*

exemple, et vaccine ses deux fils. Careno, digne émule de l'un et de l'autre, ne tarde point à marcher sur les pas de ses deux estimables devanciers.

Tandis que le zèle de ces médecins répand à Vienne, et bientôt dans toute l'Autriche reconnoissante, le bienfait de la vaccination, le docteur Balhorn et le chirurgien de cour Stromeyer, à Hanovre, commençoient à essayer la propriété du *cow-pox* que ce dernier, par ordre de son gouvernement, étoit allé chercher en Angleterre, et que l'un et l'autre alloient propager à l'envi dans tout leur électorat, et dans la plupart des villes du nord de l'Allemagne.

A-peu-près au même tems, le docteur Odier recevoit de Vienne, et plus efficacement de Londres (1), le vaccin qui, implanté à Genève, alloit très-à-propos défendre cette ville contre l'épidémie meurtrière qui y régnoit actuellement, et y détruire la petite-vérole dans son propre foyer, pour se répandre de là, avec un médiocre succès en Helvétie, et avec la réussite la plus complète dans tout l'o-

---

(1) Le vaccin que Decarro lui fit parvenir ne produisit aucun effet.

rient de la France, à Lyon, et dans une partie du Midi.

Bientôt après, par l'entremise et les soins éclairés d'un autre AMI DES HOMMES (1), une souscription est ouverte à Paris, et un Comité de vaccine est institué. Après quelques essais peu concluans encore, la source de son vaccin vient à tarir; mais Woodville arrive en France, il va la r'ouvrir et la rendre désormais inépuisable. C'est avec le nouveau ferment procuré par le célèbre inoculateur anglais, que, le 8 août 1800 (2), le docteur Colon, sous les auspices du comité dont il est membre, vaccine à l'âge de 11 mois, son unique fils, qui sans doute sera glorieux un jour d'avoir fait partager à toute la France le bienfait paternel.

Année 1800.

Sur ces entrefaites un second Comité de vaccine se forme à Reims; et vous créez votre Commission.

Cependant la vaccine étoit encore dans

(1) M. de la Rochefoucault-Liancourt.

(2) Pour établir entre les dates un rapport uniforme et plus facile à saisir, on nous permettra de suivre ici, même pour la France, le calendrier grégorien, comme étant celui du plus grand nombre des nations dont nous avons à parler.

l'enfance ; mais elle va prendre désormais des accroissemens tellement rapides, que cette circonstance seule de son existence merveilleuse seroit déjà une preuve presque suffisante en sa faveur.

SECONDE PÉRIODE. Introduction de la vaccine et ses premiers succès chez les diverses nations de l'Europe et même dans les autres parties du monde.

Après avoir répandu ses premiers bienfaits en Angleterre, en Allemagne et en France, la vaccine gagne du Hanovre la Hollande, et de l'Autriche se répand en Italie.

A Amsterdam, les docteurs Vanderlande, Heilbronn et Lemon, déjà devancés par David à Rotterdam, commencent, au mois de septembre 1799, leurs premiers essais. Ils ont bientôt, les uns et les autres, d'habiles coopérateurs à Leyde, à Lahaye, à Harlem, à Utrecht, à Groningue, et sur tous les points de la République batave.

Moreschi transplante à Venise le vaccin qu'il a recueilli lui-même à Vienne, et répand en Italie les nouvelles connoissances qu'il a puisées dans la pratique de son célèbre ami Decarro; tandis que Sacco et Gasci, l'un à Milan, l'autre à Gênes, réussissent, presque sans obstacle, à y faire triompher la nouvelle inoculation.

Elle est, avec la même facilité, mais plus tardivement, naturalisée dans les royaumes de Bohême et de Hongrie; dans le premier,

par les soins de M. Hermann, chirurgien du prince régnant de Lobkowitz; dans le second, par MM. Lehr et Hussty à Presbourg, et à Odenbourg par les docteurs Hell et Pellegrini.

Friese à Breslaw, Kruttge médecin du grand hôpital de cette même ville, et quelques autres réunis en comité, parviennent à propager la vaccine dans toute la Silésie, et, nonobstant une assez forte opposition que présidoit un médecin Mogalla, en moins de neuf mois elle est inoculée, dans ce duché, à près de quatre mille personnes avec le plus grand succès. Bientôt les opposans déconcertés sont réduits, les uns au silence, les autres, plus sages, à l'honorable aveu de leur erreur.

On s'étoit plu à répandre que le roi de Prusse, parce qu'il avoit la sagesse d'en régulariser les essais, l'avoit proscrite dans ses Etats; tandis qu'à cette même époque, les résultats des expériences répétées auxquelles la soumettoient les docteurs Heim et Aronsohn de Berlin, lui attachoient chaque jour, dans cette capitale, de nouveaux partisans.

Déjà l'amirauté d'Angleterre avoit donné ordre de vacciner tous les enfans des matelots et les matelots eux-mêmes non variolés,

non-seulement dans les ports de la Grande-Bretagne, mais encore dans les parages les plus éloignés. Le Duc d'York, commandant en chef les troupes de sa majesté Britannique, après avoir ordonné qu'on vaccinât des régimens entiers, soldats, femmes et enfans, avoit envoyé, vers le milieu de l'année 1800, le docteur Marshall à Gibraltar, Malthe et Minorque, pour inoculer également la vaccine aux garnisons de ces places. Le général O Hara, gouverneur de Malthe, après avoir donné l'exemple à l'île et fait vacciner son propre fils, s'adresse à la cour d'Espagne, et en obtient pour Marshall la permission de porter à Madrid le premier germe de l'inoculation anti-variolique. La mission du médecin anglais n'aura point été vaine, et le docteur Salva, de Barcelone, vers la fin de 1801, écrivoit que déjà plus de sept mille sujets avoient été préservés.

Mylord Elgin, ambassadeur extraordinaire de sa Majesté Britannique près la Porte Ottomane, convaincu de l'importance de la découverte de Jenner, et de l'authenticité des preuves sur lesquelles elle étoit fondée, demanda, dans les derniers mois de l'année 1800, à Decarro qui nous fournit ce fait, et de qui nous aurons encore plus d'une fois à

emprunter, de lui faire parvenir du vaccin à Constantinople, pour l'inoculer à mylord Bruce, son fils unique, âgé d'un an. La longueur du voyage n'empêche point le virus de se reproduire de la manière la plus régulière. Repris à cette source, il est ensuite inoculé à plusieurs autres enfans de Constantinople.

Mylord Elgin donne au capitaine d'une frégate américaine actuellement en rade, ce qui lui reste du vaccin envoyé de Vienne; celui-ci s'en sert avec fruit pour inoculer une personne de son équipage, puis successivement l'équipage tout entier.

Les premières vaccinations pratiquées à Constantinople y ont été depuis continuées avec autant de zèle que de succès, par un grand nombre de médecins, parmi lesquels on cite avec distinction M. Whyte, qui inocula le fils de mylord Elgin, M. Scott, médecin de l'ambassade anglaise, et les docteurs Hesse et Pezzoni. On écrivoit en floréal dernier, que tous les enfans vaccinés à Constantinople depuis 18 mois, que cette pratique y avoit été adoptée, étoient restés constamment et sans exception à l'abri de la petite-vérole.

C'est ainsi que l'Angleterre, dans la per-

sonne de son ambassadeur, paie avec usure à la Turquie d'Europe les intérêts du bienfait importé, il y a près d'un siècle, dans la Grande-Bretagne, par l'épouse d'un de ses représentans. Qui, de lady Montagu, ou de mylord Elgin, a mieux mérité de sa patrie?

Transportée en Suisse, à Berne, par le docteur Maunoir de Genève, préconisée et victorieusement défendue par le docteur Lavater, digne fils du célèbre physiognomoniste, et par notre savant collègue Desgranges de Morges, la vaccine, bientôt après quelques inoculations successives couronnées du succès accoutumé, parut un instant se démentir. On s'égare aisément dans des sentiers à peine tracés, et qu'on parcourt pour la première fois. Des vaccinateurs inexpérimentés se méprennent sur les caractères de la vaccine vraie, et de ce qu'on a nommé *fausse vaccine* (1); et, sur la foi de leur diagnostic

(1) Ce travail local et souvent purement méchanique, qui survient quelquefois à la suite de certaines vaccinations, et qu'on appelle *fausse vaccine*, pourroit bien avoir reçu lui-même une fausse dénomination. Qu'est-ce, en effet, que cette éruption anomale? L'humeur qu'elle fournit a-t-elle quelques rap-

rroné, plusieurs de ceux qui se croient à abri de la petite-vérole en sont ultérieure-

---

orts d'analogie avec l'humeur vaccine? Est-elle un tre particulier? A-t-elle des caractères et une na-ure qui lui soient essentiels? Est-elle réproductrice?

Le bouton phlycteneux dont il s'agit ne nous paroît articiper à aucun des caractères de la vaccine. Sa narche, l'aspect qu'il présente, les qualités apparen-es et même intimes du fluide qu'il contient, tout est ifférent. Ce fluide n'est point préservatif, ni proba-lement réproductif. La rougeur irrégulière dont ce outon est entouré dès sa naissance est commune aux utres boutons inflammatoires. La douleur qu'il occa-ionne aux aisselles n'appartient pas essentiellement la vaccine, qui souvent n'en est point accom-agnée; elle est propre à tous les genres d'irritation xcitée dans le voisinage des glandes. Un cautère nou-vellement ouvert, un vésicatoire, une plaie doulou-reuse, un érysipèle à la partie supérieure du bras, donnent aussi lieu par fois à ce symptôme secondai-e. Ce bouton ne paroît avoir aucune affinité avec a vaccine; il n'en est que l'effet éventuel. Ce seroit donc improprement, qu'on auroit nommé cette ano-malie, *vaccine* fausse; car, c'est donner à entendre qu'elle ne laisse pas d'être une espèce de vaccine, lorsqu'elle en est au contraire la négation; et par une seconde conséquence, c'est supposer qu'il y en a plu-sieurs. La vaccine est une, elle est essentiellement soi, et tout ce qui n'est pas elle ne peut, sans donner lieu à de fausses inductions, être décoré de son nom.

ment atteints (1). Cet insuccès apparent, dont la plupart des médecins suisses, peu exercés encore dans cette nouvelle pratique, ne savent point assez promptement se rendre compte à eux-même et au public, verse sur la vertu du *cow-pox*, l'injuste défaveur qui, dans la République helvétique, au rapport de nos collègues Schiferli et Desgranges, n'a cessé de le poursuivre jusqu'ici, non sans entraver sa marche et sans contrarier sensiblement ses progrès.

Il reste, comme on voit, des doutes à éclaircir sur ce point de doctrine. Nous nous proposons d'établir à cet égard une suite d'expériences dont nons vous rendrons compte dans la 4e. partie de ce rapport. Nous invitons les vaccinateurs à travailler de leur côté à éclairer cette partie de la théorie de la vaccine.

(1) Un semblable effet procédant de la même cause, a eu lieu à Francfort, à Cassel, à Messein dans l'électorat de Saxe, à Vienne, à Genève, à Sceaux, près Paris, etc. Decarro, Odier, et le chirurgien Torre, auteur des vaccinations faites en ce dernier lieu, reconnurent bientôt leur erreur, et s'empressèrent d'en prévenir les suites. Plusieurs sujets furent inoculés de nouveau, eurent la vraie vaccine, et furent préservés; d'autres se refusèrent à une seconde inoculation, et dans ce dernier nombre, quelques-uns ont pris la petite-vérole, les autres y restent exposés.

Mais, si l'aveugle prévention chez les
uisses s'obstine à imputer à la vaccine les
iutes des vaccinateurs, celle-ci est complète-
ient vangée de son discrédit en Helvétie, par
accueil qu'elle reçoit au-delà des monts.
Notre collègue Buniva, en 1800, porte à
'urin, de Paris et de Genève, le ferment qui
oit lui obtenir un titre de plus à la recon-
oissance des Piémontois. Il s'occupoit à en
xplorer les effets, lorsqu'au commencement
e l'année 1801, le conseil supérieur civil
t militaire de santé établi en Piémont, et
ont il est nommé président, est chargé, par
ne attribution spéciale, et nous ajoutons
xemplaire, de *continuer les essais com-
iencés par le citoyen Buniva, pour déter-
iiner le succès et degré d'utilité que la
accine, considérée comme préservatif de
a petite-vérole, peut obtenir.* Le conseil, et
es correspondans nationaux qu'il s'est atta-
hés, se hâtent de répondre au vœu du Gou-
ernement. De toutes parts, dans ces con-
rées, la vaccine est inoculée, observée
crupuleusement, et sévèrement éprouvée;
nais chacun de ses résultats offre une preuve
le plus en sa faveur.

Années 1801 et 1802.

Retournons au nord de l'Europe, dont
l'ordre chronologique des faits a dû un ins-
ant nous éloigner.

Vers le milieu de 1801 (6 juin), on fait à Copenhague les premiers essais sur la vaccine, et elle confirme en Dannemarck les espérances qu'elle a fait naître et justifiées par tout ailleurs. Le docteur Winslow, professeur à Copenhague, et non moins respectable par ses grandes lumières, que par la maturité de son expérience, est le premier dans ce royaume qui inocule la vaccine, dont, à sa demande, Jenner lui a fait parvenir le premier germe. Le docteur Bang, l'un des plus habiles médecins de cette capitale, y soumet le second sa propre famille. Deux hommes aussi prépondérans ne pouvoient manquer, par leur exemple, d'accréditer ce nouveau genre d'inoculation dans cette grande cité. Winslow multiplie les vaccinations, fait et répète les contr'épreuves, et entraîne par la considération dont il jouit, bien plus encore par les succès qu'il obtient, toute la médecine de Copenhague. Il répand du vaccin dans les provinces, et y fait même passer des enfans vaccinés. Il poursuit enfin de ses soins et de son zèle infatigable l'inoculation nouvelle dans toute l'étendue du royaume de Dannemarck.

Au commencement de l'année 1802, une réunion de savans, formée par le Gouvernement,

ıent, et dont l'institution a pour but général
›ut ce qui appartient à l'étude de la nature,
dresse une circulaire aux médecins Danois
s plus éclairés, et les invite à faire, relati-
ement à la vaccine, toutes les recherches,
à donner tous les éclaircissemens qui se-
›nt en leur pouvoir; quoique nous ne con-
›issions pas encore le résultat de cette en-
ıête officielle, l'analogie nous le laisse assez
:ésumer (1).

Nous avions consulté sur l'état de la vac-
ne en Suède deux savans distingués, MM.
edin et Akrel médecins à Stockholm. Hedin,
édecin du roi de Suède, et aussi recom-
andable par sa sagesse que par son érudi-
›n, nous apprend dans une réponse très-
:constanciée, en date du 1er. novembre
01, que les médecins suédois ne connois-
ient encore, à cette époque, la découverte
JENNER, que par ce que les journaux
oient rapporté de ses premiers succès en
ıgleterre, et de ses progrès, tant en Fran-

---

(1) Le Gouvernement danois, jaloux de faire jouir
bienfaits de cette même découverte, les habitans
Groënland, a chargé l'académie de chirurgie de
›penhague d'y envoyer des personnes instruites pour
ıtroduire la vaccination.

ce qu'en Allemagne ; que, chez eux, les esprits étoient encore peu disposés à l'adopter, et qu'au reste, quoique l'inoculation variolique elle-même y fut connue depuis près d'un demi-siècle, et que les rois eussent encouragé les médecins à la mettre en usage, et le peuple à en profiter, elle n'étoit pas cependant aussi généralement répandue en Suède qu'elle devroit l'être ; tant, ajoute-t-il, les préventions d'un peuple rempli de préjugés sont difficiles à vaincre. Nous aurons à revenir sur cette lettre, dans laquelle l'auteur ne dissimule pas ses répugnances pour la nouvelle inoculation, et sa prédilection pour l'inoculation ancienne qu'il a beaucoup pratiquée, et à laquelle il restera, dit-il, fidèlement attaché, jusqu'à ce que l'expérience l'ait éclairé sur la supériorité des avantages de la vaccine. Il termine ainsi :

« Les médecins suédois suspendent tous » leur jugement sur la vaccination. Plusieurs » ont, comme moi, des doutes à éclaircir, » mais je n'en connois aucun détracteur de » cette nouvelle pratique. J'ai vacciné, s'il » est possible de s'exprimer ainsi, un enfant » avec de la matière qui m'a été envoyée de » Dannemarck, mais sans succès. Peut-être » ferai-je des essais ultérieurs ».

» Le Roi de Suède, le souverain le plus zélé
» pour les progrès de la médecine et de la
» chirurgie, n'a encore rien témoigné à son
» collége de médecine au sujet de la vaccina-
» tion. Sa Majesté n'y manquera pas, j'en
» suis certain, dès que cette découverte sera
» marquée au coin de l'expérience la plus
» sûre, etc. ».

La vertu préservative du *cow-pox* a donc acquis depuis et bien promptement en Suède le degré de certitude desiré : car, le 7 janvier 1802, deux mois et quelques jours après que le docteur Hedin nous écrivoit en ces termes, on a, par ordre du Roi, fait la première épreuve de la vaccine dans le lazaret royal de Stockholm, et, d'après le succès de cette première expérience, sa Majesté Suédoise a ordonné à son collége de médecine, auquel Hedin est assesseur, de lui faire un rapport sur cette découverte, et *sur les moyens d'en propager les heureux effets.*

Tandis que les médecins Danois, avec la confiance et les moyens que donnent les premiers succès, s'empressent de répandre chez eux le nouveau prophylactique, et tandis qu'en Suède, au contraire, les médecins, même les plus méthodiques et les plus sages, annoncent leurs préventions irréfléchies con-

tre un agent qu'ils ignorent, ou qu'ils ne connoissent que par le bien qu'on en a publié, le docteur Schultz, médecin à Bruschal (Evêché de Spire), après avoir été dans tout le Bas-Palatinat, un des plus zélés fauteurs de la vaccine, l'exporte en Russie au commencement de l'année 1802.

Déjà elle étoit connue dans la Moscovie Asiatique, à Astracan, mais elle n'y étoit point encore regardée comme préservative de la petite-vérole. Déjà, aussi, un premier essai avoit été fait l'année précédente à Moscow, au moment même du couronnement de l'Empereur (1); mais bien qu'il eût complètement réussi, il paroît qu'on négligea d'en tenter alors de nouveaux.

Sur ces entrefaites Schultz, favorisé sans doute par le résultat de cette épreuve inaugurale, devenue célèbre en Russie, à cause de l'époque insigne avec laquelle elle avoit concouru, secondé d'ailleurs par les médecins de la cour et par ceux les plus estimés de la ville, presque tous Anglais, établit la vac-

(1) Sur un enfant appelé Petroff, et que l'impératrice voulut depuis qu'on nommât Vaccinof, à raison de l'expérience heureuse dont il avoit été le premier sujet en Moscovie.

cination à Pétersbourg. Cette pratique a les effets les plus avantageux et les plus décisifs, tant dans les hôpitaux de cette capitale que dans ceux de Moscow ; à peine elle altère la santé habituelle, et la petite-vérole inoculée en différens tems et à un grand nombre de vaccinés, ne se déclare chez nul d'entr'eux. Tant de constance dans le succès, et d'innocuité dans les suites, doit favoriser l'essor de la vaccine, et faciliter sa propagation. Bientôt elle s'étend dans plusieurs autres provinces de l'Empire, et notamment dans la Courlande, où elle ne trouve que des esprits empressés à l'adopter.

Le zèle du vaccinateur allemand, et le don mémorable qu'il vient de faire à la Russie, sont rétribués par l'Empereur avec cette magnificence et cet éclat accoutumés, si féconds en grands hommes et en grandes choses, et qui distingue ce Souverain, aussi ardent ami des arts que de ses peuples.

Mais ce ne sont pas seulement les médecins qui s'efforcent de populariser la vaccine. Dans presque tous les pays, des personnages étrangers à l'art, et non moins respectables par leur active philantropie, que puissans par l'influence de leurs richesses ou la considération de leur rang, contribuent de tous

leurs moyens à en généraliser, chacun chez eux, la pratique.

C'est ainsi que le Comte régnant d'empire, Albert-Frédéric-Charles de Cassel, en se faisant vacciner lui-même avec ses trois enfans, rend par ce seul acte la nouvelle méthode familière à tout le pays soumis à son pouvoir.

L'ex-ministre russe, Comte de Rotopsin, uniquement livré dans sa retraite aux sciences, aux arts, et notamment à la médecine, fait faire sur la vaccine plusieurs essais dont il veut être témoin, et, d'après leur réussite non suspecte, elle est inoculée ensuite à tous les habitans de ses terres.

La sœur du feu roi de Pologne, aujourd'hui résidante à Vienne, reçoit de Decarro le virus vaccin qu'elle envoie dans sa patrie, et dont la princesse sa fille se sert pour inoculer un de ses propres enfans, et le répandre ensuite, par les soins éclairés du docteur Fisher, dans toute la Pologne.

Un gentilhomme hongrois, pénétré des avantages de l'inoculation du *cow-pox*, demande également à Decarro du virus, avec les instructions nécessaires, et vaccine en masse les enfans de 149 familles dans une de ses terres en Croatie.

Le vaccinateur célèbre que nous venons de

citer nous fournit encore le trait suivant : mon ami, le Comte François-Hugues de Salm, de Brünn en Moravie, se procure, dit-il, par mon moyen du virus vaccin, et les instructions convenables pour s'en servir. Il fait choix de deux médecins capables de l'assister, et il m'en envoie un troisième pour le former à la pratique de la vaccine. Il donne un emplacement pour les premières inoculations, propose deux prix aux médecins qui vaccineront un plus grand nombre d'enfans en Moravie, pendant le cours de l'année 1801. Il fait plus : il compose lui-même sur cette matière une sorte d'avis au peuple, qu'il adresse à tous les curés et maîtres d'écoles de la Moravie et de la Bohême. Tant et de si puissans moyens ne pouvoient manquer leur effet. Une multitude d'enfans de toutes les classes sont préservés, non-seulement à Brünn, mais encore dans toutes les petites villes et dans presque tous les villages de ces contrées.

Mais cette première partie de notre travail deviendroit interminable, si elle devoit embrasser, avec l'histoire de l'inauguration de la vaccine dans les grands états de l'Europe, celle de son introduction dans leurs diverses subdivisions. Nous nous contenterons de traiter d'une manière générale ou seulement in-

dicative cette partie de notre relation. Mais avant d'y arriver, nous avons encore à jeter un coup-d'œil rapide sur la translation du *cow-pox* et sur sa fortune outre-mer.

D'après une lettre, en date du 6 mars 1802, adressée par Jenner à Careno, et que celui-ci nous a transmise, il est constant que la vaccine fait les progrès les plus rapides dans la majeure partie du Globe.

Déjà nous l'avons suivie à Majorque, à Minorque, à Malthe, à Gibraltar. D'un autre côté, nous vous avons fait connoître l'ordre donné en 1800, par son Altesse royale le duc d'York de vacciner, en tant que de besoin, tous les enfans des matelots et les matelots eux-mêmes, non-seulement dans les ports de la Grande-Bretagne, mais dans les parages les plus éloignés. Et quelles sont les mers que ne fréquente pas la marine anglaise ?

Le docteur Valentin a envoyé du vaccin à Saint-Domingue; votre Commission, de son côté, y en a fait aussi parvenir, de même qu'à la Guadeloupe. Nous n'avons encore rien appris sur le sort de ces différens envois. Mais si une guerre déplorable et une épidémie plus meurtrière encore a dû nuire aux progrès de la vaccine à Saint-Domingue, et en a peut-être même empêché les premiers essais dans cette malheureuse partie des Antilles, nous

pourrions presqu'assurer qu'on la pratique aujourd'hui à la Guadeloupe, et que dans moins d'un an elle sera répandue dans toutes nos colonies.

Nous savons que M. Scott, dont nous avons eu déjà occasion de parler, a envoyé avec profusion du virus vaccin de Constantinople dans les Grandes-Indes; et Decarro nous informe qu'à la fin de 1800, la nouvelle inoculation étoit déjà en usage à Bombay et dans plusieurs autres villes des possessions britanniques aux Indes-Orientales.

Notre collègue Valentin nous écrit, en date du 26 floréal dernier, qu'il a appris, par sa correspondance, que le docteur Waterhouse de Cambridge, à la nouvelle Angleterre, y avoit le premier introduit cette pratique dès le commencement de l'année 1800. Ce médecin avoit reçu antérieurement du vaccin de Londres, mais il n'avoit pu le reproduire. Plus heureux à un second envoi, il vaccine avec fruit son fils et cinq autres personnes de sa famille, qui tous ensuite sont vainement soumis à la double contr'épreuve par contagion et par inoculation, dans l'hôpital de petite-vérole près Boston. Waterhouse a depuis poursuivi le cours de ses vaccinations, et a publié dans la même année

un ouvrage (1), dans lequel, après avoir tracé l'histoire de ce qui s'est passé en Angleterre, et de ce qu'il a fait lui-même à ce sujet, il donne aux médecins anglo-américains les instructions nécessaires pour pratiquer heureusement la nouvelle méthode d'inoculation.

A New-York, le docteur Miller avoit reçu du vaccin du docteur Pearson, mais ce virus manqua son effet; et pendant tout le cours de l'année 1801, la vaccine ne fut répandue, ajoute Valentin, que dans le nord des Etats-Unis. Mais cette dernière assertion se trouve démentie par Decarro, qui rapporte qu'un gentilhomme américain, M. Murray de New-York, lequel étoit à Vienne au commencement de 1800, assuroit avoir vu, avant son départ d'Amérique, pratiquer la vaccine dans cette dernière ville et à Philadelphie.

Du reste, nous sommes instruits que 18 personnes de la famille de M. Jefferson, président des Etats-Unis, ont été soumises avec succès à l'inoculation de la vaccine dans les premiers mois de l'année 1802. Beaucoup

---

(1) *A prospect of exterminating the smallpox, being the history of the variolæ vaccinæ, or kine pox, etc.* A Cambridge, 1800.

d'autres, dans cette partie, ont aujourd'hui à s'applaudir d'avoir suivi ce salutaire exemple, et en ont obtenu les mêmes avantages que ceux qu'ils ont su prudemment imiter (1).

A la vue de succès aussi constans, aussi prodigieux, aussi universels, l'homme le plus prévenu, le pyrrhonien le plus obstiné, doit être frappé d'étonnement et d'admiration. Mais tel est l'esprit humain : la pratique la plus saine et la mieux éprouvée ne laisse

---

(1) Valentin a appris qu'en 1801, la vaccine avoit pénétré dans la nouvelle Géorgie, dans les Carolines et au Kentucky. (Voy. l'ouvrage qu'il vient de publier, pag. 8.)

On lit dans le Journal de Paris, du 16 thermidor an 10 : « une nombreuse députation d'Indiens s'étant dernièrement présentée au congrès des Etats-Unis d'Amérique, le président déclara au chef de la députation, que le grand esprit avoit fait aux Blancs éclairés un don qui consiste en un moyen de détruire la petite-vérole, laquelle venoit de causer une grande mortalité parmi leurs peuplades. Telle fut la confiance de ces enfans de la nature dans leurs voisins plus civilisés, que tous les guerriers se firent sur-le-champ inoculer, et qu'ils emportèrent du vaccin pour leurs compatriotes. Bientôt après, quinze autres chefs de Sauvages vinrent se faire vacciner, etc. ».

d'avoir ses détracteurs, et l'invention la plus absurde trouve encore des partisans. Aussi, la découverte de Jenner, quoiqu'aucune peut-être, depuis la naissance du monde, n'ait été combattue plus foiblement, et par de plus foibles moyens, n'a-t-elle pas laissé d'obtenir elle-même, en quelque sorte, les honneurs de l'opposition.

On avoit à peine ébauché les premiers essais sur la vaccine dans le continent; les vaccinateurs aujourd'hui les plus affermis dans leur croyance flottoient encore dans une sage incertitude, et écoutoient dans le recueillement de l'observation le témoignage des faits et le langage de l'expérience. Et déjà quelques premiers apperçus favorables à la nouvelle inoculation indisposoient sourdement l'ambition, ou déconcertoient l'habitude, à l'empire de laquelle, sans s'en douter, les hommes, même les plus habiles, sont quelquefois asservis. Tandis que des médecins prudemment indécis, partagés jusques-là entre l'espoir et la crainte, se livroient méthodiquement à cette nouvelle étude, et lorsqu'ils étoient encore bien loin de prononcer, quelques hommes, qui sans doute se crurent inspirés, avant d'avoir rien voulu observer, ni même appercevoir, retranchés derrière l'inocula-

ion variolique, se déclarèrent contre celle le la vaccine.

On vit alors s'élever un simulacre d'opposiion; née de la routine ou de la cupidité, de a prévention ou du septicisme, elle ne dut on existence éphémère qu'à l'intérêt ou à 'inobservation.

Mais nous reviendrons sur cette matière ans la 3e. partie de ce rapport; reprenons le l de notre narration.

IIIe. PERIODE.
La propriété anti-variolique de la vaccine reconnue, et cette pratique généralisée dans une grande partie de l'Europe.

La vaccine expérimentée par-tout, parout préservative, et non moins bénigne ans ses effets actuels, qu'innocente dans ses uites, portoit de toute part le salut et la onviction chez ceux qui vouloient s'y souettre, ou daignoient l'observer. Après avoir ersé ses premiers bienfaits sur toutes les prinpales villes de l'Europe, elle gagne bientôt, ar une suite de communications ramifiées à nfini, les cantons les plus reculés des divrs Etats; et l'on peut dire aujourd'hui i'en Angleterre, en Allemagne, en France, ins le Piémont et dans une grande partie l'Italie, il est à peine une bourgade et ême un hameau où elle n'ait pénétré. Déjà usieurs gouvernemens la protègent d'une anière toute spéciale, et en ont recommandé

officiellement la pratique aux peuples qui leur sont confiés.

Quoique les ennemis de la vaccine se soient plu à publier, elle est, depuis plus d'un an, généralement pratiquée en Angleterre. Dès l'année 1800, la célèbre université d'Edimbourg donna sa sanction à cette nouvelle doctrine, ainsi qu'on le voit par la thèse inaugurale du docteur Thomas Russel, *De vaccinâ.* Nous pourrions d'ailleurs, s'il en étoit besoin, produire ici les témoignages de JENNER, de Woodville, de Pearson, et de tout l'Institut de vaccine de Londres, desquels il résulte, en somme, que les hommes du plus haut rang, et la masse du peuple toute entière, ont universellement adopté la nouvelle inoculation; que depuis plus de deux ans, personne en Angleterre ne s'est avisé d'écrire contre elle, et que depuis trois années qu'on la pratique de toute part dans ce royaume, aucun accident n'est venu démentir l'opinion qu'on en avoit conçue, etc. Le Roi lui-même, en ordonnant que l'auteur de la découverte lui fut présenté, et en lui permettant de lui dédier la seconde édition de ses ouvrages, a énoncé d'une manière non équivoque son opinion et celle de sa cour sur la découverte elle-même. La munificence d

parlement d'Angleterre, à l'égard de JENNER, est un jugement non moins irréfragable, en même tems qu'elle est un honorable à compte de la reconnoissance de tous les peuples et de toutes les générations futures envers ce bienfaiteur du genre humain (1).

D'après les belles expériences faites à Vienne par MM. Dejerro, Decarro et Careno, et d'après celles non moins dirimantes, et

(1) Le parlement d'Angleterre a décerné à JENNER, à titre de récompense nationale, une somme d'environ 242 mille liv. tournois, et il a arrêté que le Roi seroit prié d'y ajouter celle de 12,000 francs. Sur une motion de l'amiral Berkeley, à cette occasion, et après que quelques membres eurent parlé en faveur de l'auteur, et demandé qu'on doublât la somme proposée, le chancelier de l'échiquier dit : « La chambre peut » voter pour le docteur JENNER telle récompense » qu'elle jugera convenable ; un fait constant, c'est » que celui-ci a déjà reçu la plus belle récompense » qu'un homme puisse espérer, l'approbation *unanime* de la chambre des communes, approbation » bien précieuse, puisqu'elle est le résulsat de la plus » grande, ou d'une des plus importantes découvertes » que la société ait faite depuis la création du monde. » Je doute que la chambre ait jamais à prononcer » sur un point plus intéressant..... Le mérite de la » découverte de JENNER est au-dessus de toute expression ». (Séance du 2 juin 1802.)

dont nous rendrons compte en son lieu, des docteurs Joseph Portenschlag, Helm, Iberer et de plusieurs autres, la vaccine ne tarda point à pulluler dans toute l'Autriche, dans les campagnes aussi bien que dans les cités (1), et l'on vit l'année dernière, non loin de Vienne, et par les soins d'un seul vaccinateur (2), dix-huit villages complètement garantis de la petite-vérole qui commençoit à s'y manifester avec une grande malignité. A la fin de la même année 1801, le docteur Zehner rendit compte au public des nombreuses vaccinations faites dans les différentes contrées de la Bavière, et de leurs succès non moins nombreux. Le docteur Haven introduisit cette pratique à Ludwisbourg, par ordre de la cour de Wurtemberg, lorsque les docteurs Reuss et Klein avoient déjà vacciné plus de 800 personnes dans la capitale de ce Duché, à Stuttgard. Deux professeurs de l'université de Vittemberg, MM. Fregssig et Langguth l'établirent dans cette ville, d'où

(1) Nous puisons les détails suivans dans plusieurs lettres ou mémoires qui nous ont été adressés de Vienne par notre célèbre correspondant le docteur Careno.

(2) M. Kolbel, chirurgien de Breiten Weida.

elle

elle se répandit dans toute la Haute-Saxe. La Basse-Saxe dut les mêmes avantages au doct. Magnus, qui l'introduisit à Brunswich à la faveur d'une petite-vérole qui y régnoit alors très-épidémiquement, et aux docteurs Sachse et Buchholz qui la fixèrent, le premier, dans la principauté d'Halberstadt, le second, dans le duché de Mecklenbourg.

A Altorf, elle avoit trouvé des partisans et d'abord quelques adversaires parmi les membres de l'université de cette ville; mais une petite-vérole, fort contagieuse et d'une nature très-funeste, ainsi qu'à Brunswich, ayant enlevé plusieurs enfans, les docteurs Vogel et Fabrice saisirent cette occasion pour écarter les obstacles, qui jusques-là avoient entravé les progrès de la nouvelle méthode; ils y réussirent si complètement, qu'avant 1802, ils étoient parvenus à l'ériger en pratique générale à Altorf, ainsi qu'à Nuremberg dans toute la Franconie.

La vaccine trouva une entrée plus facile dans le Haut-Palatinat, dans le pays de Saxe-Weimar, dans le pays de Bareuth, dans la Souabe, dans la Lusace, où elle obtint dès son début toute la faveur due à ses premiers succès. Hufeland parle très-avantageu-

sement dans son Journal (1), des vaccinations faites à Harbourg et à Jena, où notre savant collègue Gruner n'a pas peu contribué à leur multiplication.

Enfin vous avez vu avec quelle célérité elle s'étoit répandue dans la Hongrie, dans la Bohême, dans la Silésie et dans plusieurs autres parties de l'Allemagne, où nous nous dispenserons de nous reporter.

Les faits parloient si haut en faveur de la nouvelle découverte, que la Régence de Vienne qui, comme elle le dit elle-même, lui donnoit depuis trois ans toute l'attention que mérite un objet d'un aussi haut intérêt pour toute la race humaine, en ordonna, sous l'autorisation de l'Empereur un essai officiel. On y procéda avec solemnité, le 12 novembre 1801, dans l'hôpital général de Vienne, sous l'inspection du directeur et conseiller aulique Frank, et en présence du vice-président de la Régence (2), de son Référendaire en matière de santé (3), et d'un grand nombre de médecins.

De 15 enfans vaccinés et soumis ensuite à

(1) Tom. XI, part. III.

(2) M. le comte de Kuffstein.

(3) M. Dejerro.

l'épreuve variolique, il n'y en eut pas un seul qui présentât la plus légère trace d'infection. Ce résultat si persuasif, joint à tous ceux déjà obtenus, étoit bien propre à éclairer le jugement de la Régence, et à régler la conduite qu'elle avoit à tenir dans cette importante conjoncture.

Cependant, par un excès de prudence auquel on ne peut qu'applaudir, elle crut devoir encore suspendre sa décision; et ce ne fut que cinq mois après, le 20 mars 1802, qu'elle rendit à ce sujet une ordonnance fortement motivée, et dont nous regrettons de ne pouvoir rapporter la traduction dans son entier. Elle terminoit ainsi son préambule :

« Eclairée par tous ces faits, la Régence » peut recommander publiquement la vacci- » nation comme un préservatif contre la pe- » tite-vérole, aussi sûr qu'innocent et fa- » cile ».

» Mais afin que chaque habitant de la ville » et de la campagne ait occasion de jouir de » cette découverte bienfaisante, et de pou- » voir se procurer, quand il voudra, de » la matière de ces varioles préservatives » pour l'inoculer, la Régence fait publier » les dispositions suivantes pour qu'elles par-

« viennent à la connoissance de tout le
» monde, etc. ».

Après avoir fondé et organisé par les premiers articles de l'ordonnance un Institut de vaccine à l'instar de celui de Londres, il est statué :

Art. VI. « La Régence garde la surveil-
» lance immédiate sur cet établissement, et
» s'en fait rendre un rapport exact chaque
» semaine ».

Art. VII. « Les rapports des médecins sur
» cette nouvelle inoculation, contenant des
» expériences et des éclaircissemens très-im-
» portans, seront imprimés et distribués aux
» médecins et chirurgiens du pays, avec une
» dissertation bien détaillée sur l'objet de
» chaque rapport ».

Art. VIII « Il est enjoint à tous les méde-
» cins de cercle de faire vacciner, tous les
» dimanches, à une heure qu'ils choisiront,
» et dont ils informeront le public : tous les
» médecins et chirurgiens de district, dans la
» ville, soigneront gratuitement les enfans
» vaccinés de la classe indigente, etc. ».

Déjà ce soin éclairé et vraiment paternel du Gouvernement Autrichien a dû préserver une immense population, non-seulement en Autriche, qui est l'objet spécial de cette

grande mesure de salubrité publique, mais encore dans toutes les parties de l'Allemagne, où des dispositions aussi positives du pouvoir suprême ne pouvoient manquer d'exercer une irrésistible influence.

Le Roi de Prusse n'a pas moins impérieusement commandé à ses peuples la confiance dans ce préservatif assuré, lui qui naguères, sous la direction des docteurs Brown et Hufeland, a soumis ses deux enfans à la nouvelle inoculation (1). Dans quelque pays que ce soit, l'ascendant du Monarque qui donne un exemple utile, n'est-il pas en quelque sorte la loi de l'Etat? Aussi, en dépit des vaines clameurs du docteur Herz, de Berlin, si victorieusement réfuté par le médecin Aronsohn de la même ville, par le professeur Hecker d'Erfurt, et par les rédacteurs du Journal littéraire de Jena, la vaccine en Prusse n'est plus aujourd'hui une matière de controverse (2).

---

(1) On sait que l'Empereur d'Allemagne vient de suivre et de redonner ce même exemple.

(2) Le gouvernement Prussien vient de faire publier l'avis suivant : « Pour faire jouir les sujets Prussiens de la précieuse découverte de la vaccine, S. M. fait établir à ses frais, à Berlin, un *Institut d'inoculation*,

Son empire n'est pas moins irrévocablement établi dans le Hanovre. Il résulte d'une lettre que Stromeyer nous adressoit, au mois de septembre 1801, que déjà, à cette époque, il n'y avoit plus, dans tout cet électorat, aucun médecin ni chirurgien qui fût opposé à l'inoculation de la vaccine; que la plupart la pratiquoient, ou tout au moins la conseilloient, et que plusieurs même, entr'autres le médecin de la cour, le célèbre Wichmann, y avoient soumis leurs propres enfans. Stromeyer ajoutoit :

« L'année dernière (1800), dix sujets » dans ce pays ont encore été inoculés de la » petite-vérole; mais un d'eux, fils d'un » homme distingué, y succomba. Cette ca» tastrophe, et une épidémie variolique qui » régnoit dans le même tems, étoient bien

---

qui sera ouvert le premier décembre, et dans lequel on inoculera *gratis* les enfans des pauvres. Le conseiller de cour et docteur Bremer est nommé médecin de cet Institut. Il aura toujours de la bonne matière à la disposition des médecins de la capitale et des provinces; et, à cette fin, on entretiendra continuellement dans ledit Institut deux enfans inoculés; qui y seront soignés gratuitement. Le public sera instruit de tems en tems des opérations de cet établissement ».

» propres à accélérer les progrès de la vac-
» cine dans cette partie de l'Allemagne ; aussi
» nul ne s'est depuis exposé à l'insertion va-
» riolique (1) ; les habitans de la campagne
» préfèrent eux-mêmes la nouvelle inocula-
» tion, et personne ne veut plus se soumettre
» à l'ancienne. Je connois plusieurs villages
» dans nos environs où tous ceux, sans ex-
» ception, qui n'avoient point eu la petite-
» vérole, se sont fait vacciner, et dans la
» seule ville de Hanovre, trois mille indivi-
» dus sont déjà préservés. Le Gouvernement,
» quoiqu'il n'ait pas beaucoup contribué aux

---

(1) « La petite-vérole inoculée a été cette année » (1801), d'un malheureux succès dans plusieurs en- » droits de l'Allemagne. A Vienne, mande le docteur » Decarro, trois enfans en sont morts. Encore a-t-on » observé que cette inoculation avoit été fréquem- » ment suivie de dépôts métastatiques sur les articu- » lations, d'ophthalmies, d'éruptions opiniâtres ». (Voy. Archives de l'art des accouchemens, etc. recueillies par Schweighaeuser. A Strasbourg, tom. I, p. 136).

L'année dernière un de nos confrères de Paris perdit aussi son fils unique par suite de l'insertion de la petite-vérole; et cependant, outre les soins de son malheureux père, le malade en reçut encore d'un de ces inoculateurs exclusifs qui prétendent que l'inoculation variolique n'est jamais mortelle.

» progrès du *cow-pox*, ne laisse pas de les
» remarquer avec plaisir ; et beaucoup de
» personnages d'une grande distinction le
» protègent, et en répandent l'usage par tous
» les moyens que leur suggèrent leur crédit
» ou leur zèle ».

Sœmmering, en dépit des déclamations du docteur Muller, et de celles du docteur Ehrmann opposé également à l'inoculation de la variole et à celle du *cow-pox*, fonda la vaccine à Francfort, et contribua à la répandre au loin, et de fait et par son puissant exemple, dans toute la Franconie. Ce professeur célèbre, à la sagesse et aux lumières duquel on peut avec raison se confier, est tellement pénétré des avantages et de l'infaillibilité du préservatif, que dans un ouvrage qu'il publia en 1801, de concert avec le docteur Lehr, il exprime ce vœu, qui n'a pu naître que de la plus intime conviction : que tous les gouvernemens imposent aux gouvernés l'obligation de faire vacciner tous les nouveaux-nés, et défendent en même tems, de la manière la plus expresse, toute inoculation variolique, afin de rendre ainsi nulle la propriété contagieuse de la petite-vérole, et conséquemment de l'anéantir en peu d'années.

Votre commission de vaccine, lorsqu'elle

fit son appel aux savans de l'Europe, adressa diverses questions à résoudre sur l'état de la vaccination en Italie, au docteur Scarpa, votre associé étranger. Le professeur de Pavie, comme on l'a vu ailleurs, renvoya notre demande à la commission médico-chirurgicale de Milan, et l'invita à y satisfaire. Or, il résulte de la réponse que cette commission a insérée dans son célèbre rapport, que dans toutes les villes d'Italie la vaccine est préconisée et pratiquée par des médecins d'un mérite distingué; qu'à Milan, la pluralité des médecins et des chirurgiens est en sa faveur, et que dans ce nombre se trouvent les gens de l'art les plus renommés par leur expérience et leurs lumières.

« Pour ce qui regarde l'inoculation variolique, disent les membres de la commission, elle est extrêmement rare depuis l'introduction de la vaccine. Le triomphe de celle-ci est décidé, et nous touchons à l'époque où, parmi nous, l'inoculation nouvelle sera seule appelée contre les dangers de la petite-vérole ».

« Le comité de gouvernement de la république, qu'on nommoit encore Cisalpine, ayant connu de bonne heure (continuent les médecins de Milan), et calculé sous son vrai

» point de vue les avantages qui pouvaient
» résulter, au profit de la nation, de la nou-
» velle découverte, n'a rien épargné de tout
» ce qui pouvoit en exciter et en étendre la
» pratique. Nous lui devons l'institution d'une
» place jusqu'à présent exclusive à notre ré-
» publique, dont les fonctions sont d'éten-
» dre par la pratique la nouvelle inocula-
» tion dans nos divers départemens. La place
» dont il s'agit est celle de directeur de la
» vaccination dans toute la république, à la-
» quelle a été nommé le docteur Louis Sacco.
» Un voyage de quelques mois, fait PAR ORDRE,
» dans les départemens cispadins, lui a suffi
» pour y naturaliser l'inoculation de la vac-
» cine (1). Nous devons encore à notre gou-
» vernement un ordre adressé à toutes les
» administrations départementales et muni-

---

(1) On lisoit dans le Journal de Paris, du 14 thermidor dernier : « La vaccine s'étend dans la Répu-
» blique italienne d'une manière étonnante. C'est par son moyen, que, dans le département du Mella, dont Brescia est le chef-lieu, l'on a arrêté les ravages d'une épidémie variolique fatale. On compte plus de douze mille vaccinations faites dans ce département pendant les trois derniers mois. C'est aux lumières de notre Gouvernement actuel, à la diligence et au zèle du Ministre de l'intérieur que l'on doit ce bienfait, etc. ».

» cipales de la république et à tous ses com-
» missaires, pour qu'ils persuadent et fo-
» mentent, par tous les moyens possibles,
» cette découverte heureuse, avec l'autori-
» sation de créer des commisions chargées
» de l'appliquer aux orphelins dans les hôpi-
» taux, et de la propager dans toutes les
» communes de la république, etc. »

Vous avez vu que dans le Piémont, une institution à-peu-près semblable à celle que nous venons de vous faire connoître a été formée, il y a plus d'un an, par l'autorité qui y gouverne. Chaque jour, la vaccine y acquiert un nouveau degré de confiance; elle n'y a pas rencontré un seul écrivain détracteur, et l'inoculation variolique y est totalement abandonnée. Notre savant collègue Buniva, de concert avec les membres du conseil supérieur de santé qu'il préside, et les correspondans de ce conseil, au nombre de trente-un, disséminés sur les différens points du Piémont, n'y laisseront bientôt plus à la petite-vérole de victimes à immoler.

Depuis l'époque où le docteur Salva rendoit compte des vaccinations déjà pratiquées en Espagne, la faveur que la vaccine y avoit obtenue n'a pu manquer de s'accroître rapidement, et de se communiquer dans toutes les

régions même maritimes de ce royaume; le zèle du docteur Carballeiro a vaincu toutes les préventions: et les habitans de Madrid, et par suite ceux des principales villes d'Espagne, d'abord étonnés et chancelans, ont fini par s'abandonner avec la plus entière confiance aux lumières de ce médecin.

Dom Alonzo, ministre des graces du Roi, après s'être soumis lui-même à l'inoculation nouvelle, a usé de tous ses moyens ministériels, non-seulement pour la propager en Espagne, mais encore pour la faire passer en Amérique, et dans les îles Philippines, etc.

Mais nous ne finirions pas s'il nous falloit parcourir tous les lieux où fleurit la vaccine. Déjà, peut-être, ceux qui n'ont plus besoin de nouveaux motifs de crédibilité nous accusent d'être trop longs. Ceux sur-tout qui ont résolu de ne pas croire, s'ils lisent cet écrit, ne manqueront pas, de leur côté, de nous adresser ce reproche. Mais les personnes qui, faute d'être instruites de ce qui se passe, persévèrent encore dans un doute légitime, nous sauront quelque gré des détails dans lesquels nous sommes entrés. Cependant, pour nous renfermer autant que possible dans le plan que nous nous sommes tracé, nous nous bornerons désormais à analyser les tra-

vaux de nos compatriotes, et à vous rendre un compte très-succint de leurs efforts et de leurs succès.

Genève comptoit déjà dans son territoire plus de douze cents vaccinés; le Comité de vaccine près l'école de médecine de Paris, le Comité de vaccine de Rheims étoient institués, et vous veniez de créer votre Commission. Le docteur Colon, l'un des premiers et les plus fervens apôtres de la nouvelle doctrine, la pratiquoit et la préconisoit de tout on pouvoir. Bientôt, par un mouvement simultané, et à l'instar de celles de Paris et de Rheims, des associations médicales de vaccine se formèrent dans plusieurs villes de la France.

Le comité et jury médical d'Amiens fut un e ceux qui parurent attacher le plus d'importance à la découverte de Jenner, et qui la suivirent avec le plus de sagacité. La société médicale d'Indre et Loire, séante à Tours, le comité médical de la société d'agriculture, commerce et arts du département du Doubs, séant à Besançon, la société de médecine de Lyon, le comité de vaccine de la société de médecine de Bordeaux, se signalèrent aussi es premiers dans cette solemnelle discussion. s eurent bientôt pour imitateurs distingués

le lycée des arts de l'Yonne, à Auxerre, la société de médecine de Bruxelles, le comité de vaccine de Metz, le conseil de santé de Rochefort, le comité de vaccine de Commercy, et plusieurs autres, lesquels ne tardèrent point à atteindre leurs précurseurs.

Toutes ces associations médicales rendirent compte de leurs expériences et de leurs observations, et n'eurent à dire que des succès.

Dans le même tems, un grand nombre de praticiens de toutes les parties de la France se livroient aux mêmes recherches, et il est notoire que plusieurs d'entr'eux, bien qu'isolés, ont contribué à éclaircir la question de l'inoculation nouvelle, et à en étendre la pratique, tout aussi puissamment que chacune des diverses réunions formées à cette double fin.

Tarbès fut à Toulouse, et pour les départemens du Midi, ce que Valentin fut à Nancy, et pour les départemens de l'Est. L'un et l'autre, non contens du bien qu'ils faisoient par eux-mêmes, ont encore, et par leurs discours et par leurs écrits (1), persuadé un grand

(1) Mémoire historique et pratique sur la vaccine; par R. Tarbès.

Résultats de l'inoculation de la vaccine dans les dé-

nombre d'hommes de l'art, qu'ils ont formés à la pratique de la vaccination.

Voisin, Desoteux, Texier de Versailles, donnèrent l'impulsion à leur département : Voisin, auteur d'un mémoire sur la vaccine qui, quoique publié depuis près de deux ans, est encore aujourd'hui un des plus utiles et des mieux faits qui aient paru sur cette matière; le respectable Desoteux, coopérateur de l'ouvrage le meilleur que nous ayons sans contredit sur l'inoculation variolique, le doyen des inoculateurs, et l'un des plus éclairés et des plus méthodiques d'entr'eux; Texier qui inocula des villages entiers, entraînés par la confiance qu'il est fait pour inspirer.

Blanche, chirurgien à Rouen, les docteurs Duboscq de la Roberdière, à Vire, Lecheverel, au Havre, Ciszville, à Forges-les-Eaux, ont été dans le nord-ouest de la France, les plus ardens fauteurs de la vaccine. Les ouvrages qu'ont publiés les deux premiers (1), les mé-

---

partemens de la Meurthe, de la Meuse, des Vosges et du Haut-Rhin, etc.; par Louis Valentin.

(1) Recherches historiques sur l'ancienneté de la vaccine et sur son application à l'espèce humaine, etc.; par Antoine-Louis Blanche.

Recherches sur la vaccine et sur la méthode de l'inoculer aux hommes; par J. T. G. Duboscq de la Roberdière.

moires manuscrits que les derniers nous ont adressés sont d'honorables monumens du bien qu'ils ont fait, et de celui qu'ils se sont efforcés de faire.

Lendormy, Sevelle, Cornet, Ladent, Lapostolle, membres du comité et jury médical du département de la Somme, indépendamment de leurs travaux collectifs, n'ont individuellement rien omis pour accoutumer les esprits à cette nouvelle pratique dans tout le département; et l'on peut dire qu'ils y sont parvenus (1).

Le docteur Henry, de Givet, médecin jeune encore, mais d'une sagesse et d'une capacité non communes, a lutté lui seul, ou du moins plus qu'aucun autre, et avec un avantage

---

(1) En citant nos correspondans les plus laborieux, nous regrettons de ne pouvoir toujours dispenser à chacun d'eux la part de louanges à laquelle ils ont des droits si légitimes. Mais leurs travaux, dont nous aurons à rendre un compte partiel dans la suite de ce rapport, sont leur plus bel éloge. Qu'il nous soit néanmoins permis d'offrir ici, à chacun de ces estimables coopérateurs, le tribut de la reconnoissance publique et l'hommage de notre propre gratitude. Qu'ils jouissent du bien qu'ils ont fait à leur pays, et de celui auquel ils ont contribué chez les autres. Cette récompense est digne d'eux.

non équivoque, contre l'influence des médecins de l'université de Louvain, qui, disséminés dans la Flandre et dans toute la partie française des Pays-Bas, sont, pour la plupart, opposés à la nouvelle méthode d'inoculation, à l'exemple sans doute de leur condisciple de Paris (1), et peut-être entraînés par lui (2).

Brunié à Cambrai, Hennequin à Charleville (3), Martin à Gravelines, Taranget à Douai, Lechevalier à Philippeville, Plet à Hesdin, Fournier (4), Curtet, Kok, Jacobs, Duval, à Bruxelles, et plusieurs autres, ont chacun dans leur contrée, au moyen de la vaccine, combattu des épidémies varioliques très-funestes avec autant de constance que de fruit.

---

(1) Vaume.

(2) Henry publia, au mois de fructidor an 9, un opuscule sur la vaccine, auquel il donna le titre modeste de Catéchisme, et qui réunit le double et rare avantage de convenir également à toutes les classes de citoyens, au médecin le plus éclairé, comme à la mère de famille.

(3) Hennequin nous a fourni un excellent mémoire manuscrit, où nous aurons à puiser dans la suite.

(4) *Essai historique et pratique sur l'inoculation de la vaccine*, par Fournier; ouvrage aussi bien raisonné qu'élégamment écrit, et qui déjà est à sa 3e. édition.

Aussi, le citoyen Doulcet de Pontécoulant, Préfet du département de la Dyle, écrivoit-il, en germinal dernier, au Ministre de l'Intérieur, qu'au milieu des ravages de la petite-vérole à laquelle, pendant les trois derniers mois d'hiver, le sixième au moins des enfans atteints avoient succombé, il avoit obtenu une nouvelle preuve en faveur de la vaccine, et acquis la certitude qu'aucun des individus vaccinés n'avoit été atteint de la contagion variolique. Il résulte, d'autre part, d'un rapport présenté à la Société de Médecine de Bruxelles par Fournier et Curtet, ses commissaires, qu'indépendamment de la préservation constante opérée par la vaccine, depuis 18 mois que Fournier a commencé à l'inoculer dans cette grande ville, plusieurs sujets atteints d'affections chroniques graves, ont été guéris par son action; qu'elle a arrêté les progrès d'une épidémie varioleuse en l'an 9, et que depuis ce tems *on ne voit point, ou pour ainsi dire point de petite-vérole dans la ville de Bruxelles*.

Strasbourg fut une des villes de France où, nonobstant l'opinion prononcée de plusieurs médecins prépondérans, le *cow-pox* fut moins bien accueilli à son début. Cependant les tables de mortalité de cette ville, pour

l'an 9, fournissoient dès lors un résultat bien favorable à son inoculation. Sur 1929 décédés, 110 étoient morts de la petite-vérole, et on a observé que durant les quatre premiers mois de cette même année, 81 personnes en avoient été déjà les victimes, tandis que pendant tout le cours des huit derniers mois, tems où cette maladie devoit être encore et plus fréquente et plus meurtrière, mais aussi pendant lequel la vaccine avoit étendu ses progrès, 29 individus seulement succombèrent à la variole.

Paouli, médecin à Landau, Dubor, chirurgien en chef de l'hôpital militaire de la même ville, y ont soigneusement cultivé le vaccin que leur a envoyé votre commission.

A Mayence, le célèbre professeur Weidmann, les docteurs Zenzen et Burkard, le professeur Ackermann et quelques autres réunis en comité de vaccine, après avoir vérifié, par des épreuves réitérées, la validité du préservatif, le répandirent non-seulement à Mayence même, mais encore dans les villes de Worms, de Grunstadt, de Manheim, de Saint-Goard, de Bingen, etc. comme ils nous l'apprennent par le rapport que ce savant comité nous a fait au mois de fructidor de l'an 9.

Mais revenons sur nos pas, et partant de l'ouest de la France, achevons de la parcourir.

Le département de Loir et Cher, et la ville de Blois notamment, doivent beaucoup à Desparanches, l'un des premiers vaccinateurs français. La controverse élevée par ses confrères Hadou et Vallon, et sur laquelle vous avez eu à prononcer, n'a pas laissé, malgré son peu de fondement, de retarder les progrès de la vaccine dans ce département, mais elle n'a pu qu'irriter le zèle de notre estimable correspondant, et lui préparer ultérieurement de nouveaux succès.

Les docteurs Gendron à Chartres sur Loir, Liberge au Mans, le vénérable Peffault de la Tour à la Flèche furent aussi, dans leur pays, de puissans instigateurs de la vaccine. Le dernier, médecin plus que nonagénaire, membre régnicole de la ci-devant Société royale de Médecine, aujourd'hui notre associé national, après avoir, pendant 68 ans d'une pratique distinguée, prôné et pratiqué l'ancienne inoculation, se déclare en faveur de l'inoculation nouvelle, entraîné par l'évidence des faits, et glorieux de coopérer encore au plus grand bien de l'humanité, jusques sur les dernières marches de son tombeau.

Que ne firent point pour la nouvelle découverte, à Tours, à Loches et dans tout le département d'Indre et Loire, Bourriat, Origer, Duflour, Mignot, Gauthier la Ferriere!

Labadie de Nantes, Belcour de Quimper, d'Erm de Morlaix furent nos premiers correspondans dans ces différentes contrées, et travaillèrent aussi des premiers à y fonder la vaccine.

De leur côté, Pinet à la Rochelle, Bobe-Moreau à Rochefort, Pouthier à l'île de Rhé, Roullet à Angoulême, se montrèrent également au nombre de ses premiers partisans.

A Bordeaux, Grassi, Capelle, Guerin, Gaubert, Archbold, membres du comité de vaccine, et Lafaye, furent ceux à qui elle dut principalement sa propagation rapide, à peine ralentie par un fait déjà suffisamment expliqué, et que nous rapporterons en son lieu (1). Laperche et Gasc à Tonneins, Store à Dax, ne manifestèrent pas moins de sagacité et d'empressement à l'observer, puis à la répandre (2).

---

(1) Lisez l'excellent rapport de ce Comité, présenté au Préfet du département de la Gironde, au nom de la Société de médecine de Bordeaux.

(2) Lafaye, Laperche, Gasc et Store nous ont

La Société des sciences et arts du département du Lot, séante à Montauban, a été, en France, une des premières qui se soit occupée de la découverte de Jenner. Dès le mois de prairial an 8, et avant l'arrivée de Woodville à Paris, cette Société avoit chargé trois commissaires de faire à ce sujet toutes les recherches nécessaires. Un premier rapport lui fut présenté en séance particulière dans le cours de cette même année, et un an après, le 30 prairial an 9, le docteur Prévost lut, à une séance publique, un mémoire sur la vaccine, dans lequel, après avoir parlé de son origine et de ses progrès, il rendoit compte de ses succès déjà nombreux.

Un membre de cette même Société, le citoyen Moulet, s'éleva depuis contre cette nouvelle pratique, et altéra pour un tems l'opinion qu'on en avoit conçue dans le département du Lot; mais la vérité a prévalu, et, depuis plusieurs mois, les vaccinations se succèdent sans interruption à Montauban et dans tous les pays circonvoisins.

---

adressé chacun un mémoire manuscrit, digne à tous égards de l'impression et de la plus grande publicité.

Les médecins de Toulon, et entr'autres notre collègue Caudeiron, déjà familiarisés avec la nouvelle méthode d'inoculation, eurent à lutter l'année dernière contre le citoyen Tournal, ex-officier de santé auxiliaire de la marine. Les citoyens Pellicot, Menard, Mangin, commissaires nommés par la Société d'émulation de cette ville, à l'effet d'examiner un mémoire de Tournal *Sur l'inutilité et les inconvéniens de la vaccine*, prouvèrent péremptoirement que les différens faits sur lesquels l'auteur avoit appuyé sa thèse étoient, ou entièrement faux, ou essentiellement altérés. Aussi la marche de la vaccine dans le département du Var fut à peine ralentie par ces criailleries de la plus évidente mauvaise foi.

A Nice, Fodéré, Jaubert, Simon, Rancher, Clericy, membres de la commission de santé et de salubrité publique du département des Alpes-maritimes, se sont occupé très-efficacement de la pratique du *cow-pox*; ils ont rédigé dernièrement à ce sujet, une instruction sommaire, qui, par ordre du Préfet, a été publiée et même affichée dans toutes les communes de ce département, dont les habitans, ainsi éclairés sur leurs vrais intérêts, se soumettent en foule aujourd'hui à la nouvelle inoculation.

La vaccine eut, dès le commencement de l'an 9, à Toulouse, un foyer que Tarbès ne cessa d'alimenter, et d'où elle s'étendit dans tout ce qu'on appèloit le Languedoc et la Provence. Coffinières à Castelnaudary, Rigal à Gaillac, Rouger au Vigan (1), Pleindoux de Beaucaire (2), Bertrand à Beziers, Pourcin à Manosque, Bret à Arles, soutinrent puissamment les efforts de Tarbès dans les pays méridionaux.

Les départemens de l'Hérault, du Gard, de l'Isère, de la Haute-Loire, du Puy-de-Dôme, eurent aussi leurs vaccinateurs, et ceux-ci des partisans plus ou moins nombreux. Quoique nous ne comptions pas dans ces dernières contrées un aussi grand nombre de correspondans que dans les autres parties de la France, nous ne savons pas moins

---

(1) Rouger publia, au commencement de l'an 10, un mémoire intitulé : *De la vaccine*, remarquable non-seulement par les excellentes choses qu'il contient, mais sur-tout encore par le ton de sagesse et d'impartialité qui le caractérise.

(2) Pleindoux a présenté, le 25 nivose an 10, à l'Ecole de Montpellier, une dissertation inaugurale sur la vaccine, digne du suffrage de cette école célèbre.

certainement, soit parce que quelques confrères nous en ont écrit, soit parce que les Préfets de quelques-uns de ces départemens nous en ont appris eux-mêmes, que l'inoculation de la vaccine y jouit, comme ailleurs, d'une considération méritée.

Dans le département de la Drôme, à Valence, la vaccine eut pour principal appui le docteur Antelme, et successivement tout le conseil d'humanité établi près cette préfecture (1).

La ville de Lyon eut, dès le commencement de l'an 9, son Comité de vaccine. L'excellent rapport qu'il a publié, les nombreuses relations qu'il s'est formées avec les gens de l'art, non-seulement du département du Rhône, mais encore de tous les départemens environnans, dirigèrent l'esprit public dans ces divers pays, et le rendirent docile à la voix de l'expérience et de l'observation.

Bigel à Mâcon, Boisset et Lépine à Châlons-sur-Sâone, Morelot à Beaune, feu Bornier et Hoin à Dijon, Baudot à Langres, pratiquèrent les premières inoculations de vac-

---

(1) Voy. rapport sur la vaccine au Conseil consultatif d'humanité du département de la Drôme; par le cit. Antelme, membre de ce Conseil.

cine dans ces différentes villes, ainsi que dans les campagnes environnantes, et ne négligèrent rien depuis pour en étendre l'usage dans ces belles contrées.

Rampont, chirurgien à Chablis, fut le premier vaccinateur du département de l'Yonne, l'un de ceux où la nouvelle méthode a été le plus pratiquée. Après avoir reproduit dans son pays, et éprouvé par l'inoculation variolique le vaccin dont nous lui avions fourni le premier germe, il le porta lui-même à Auxerre et dans plusieurs autres villes du département. Les citoyens Roux à Auxerre, Marquis à Tonnerre, Laîné à Sens, suivirent son exemple, et, de concert avec lui, ils se réunirent, après des expériences multipliées, pour donner au Lycée de l'Yonne le rapport encourageant de leurs travaux.

Frebault, chirurgien en chef de l'hospice de Nevers, et son collègue Pierson, nonobstant l'opinion adverse de quelques-uns de leurs confrères, vaccinent, presque sans interruption, depuis près de deux ans, dans cette ville et dans les communes circonvoisines.

Vonethier pratique la vaccine à Troyes, Moreau et Commesuy en introduisirent l'u-

sage à Vitry-sur-Marne, Tresse à Rosoy en Brie, feu Brulley à Fontainebleau.

Nous ne citerons pas les vaccinateurs de Paris, il faudroit nommer presque tous ceux qui y exercent l'art de guérir. Néanmoins, nous devons le dire, les vaccinations, pendant une grande partie de l'été de l'an 10, y ont été assez peu multipliées. Le peuple de cette grande cité, le plus peuple de tous peut-être, et partant le plus insouciant et le plus versatile, sans être généralement opposé à la vaccine, se montroit moins empressé que l'année précédente à en adopter l'usage. Cependant la petite-vérole, hélas! trop éloquente, est venue l'aviser cruellement de ses intérêts, et le rendre plus sage à ses dépens. Puisse cette terrible leçon lui devenir au moins profitable dans l'avenir!

Votre Commission de vaccine, instruite des ravages qu'exerçoit l'épidémie variolique dans presque tous les départemens de la France, et pénétrée de regrets à la vue d'un mal si général et pourtant si facile à prévenir, a cru devoir adresser dernièrement à tous les Préfets de la république une circulaire, dans laquelle elle les invite à exhorter leurs administrés, par l'organe des sous-Préfets, Maires et Pasteurs, à recourir au pré-

servatif de cette meurtrière contagion. Partout nous avons trouvé des magistrats empressés à répondre à notre sollicitude. Aidés de leur tutélaire influence, nous avons à nous applaudir d'avoir donné à toute la France une impulsion nouvelle. La circulaire de la Commission, réimprimée dans presque tous les départemens, a été, dans plusieurs, lue ou placardée dans toutes les communes de leur circonscription. De toute part, depuis, on nous demande de nouveaux germes de vaccine, et nous ne suffisons qu'à peine aux nombreuses réquisitions de cette nature, qui se succèdent chaque jour. En conséquence de cette dernière mesure de votre Commission, et à l'instigation des Préfets, dans plusieurs chef-lieux de département, les médecins les plus accrédités se sont réunis en Société de vaccine, et ces Sociétés, en nous notifiant leur formation nouvelle, ont voulu s'affilier à nous.

La vaccine, dans tous les lieux où elle a pénétré, a été soumise à l'expérience de l'inoculation variolique. Le docteur Colon avoit fait, sous vos auspices, une contr'épreuve solemnelle, dirigée par votre Commission dans la personne de son président, sur 48 sujets vaccinés par lui à des distances plus ou moins éloignées. Le Comité de vaccine de

l'Ecole de Médecine de Paris, celui de Rheims, ceux de toute la France, toutes les Sociétés savantes, et presque tous les vaccinateurs de l'Europe et du monde entier avoient, par le même procédé, éprouvé la qualité anti-variolique du *cow-pox*, sans avoir jamais pu lui porter la plus légère atteinte. C'est pourquoi, bien qu'il nous fût facile de répéter encore, très en grand, cette expérience, nous avons cru devoir nous abstenir de mettre inutilement à l'épreuve la tendresse toujours inquiète des parens, en même tems que la vertu du préservatif. Mais, pour faire plus, nous avons invité nos correspondans les plus zélés et le plus à portée de le faire, de répéter, sur les mêmes sujets, les contr'épreuves les plus anciennes, déjà pratiquées par eux. Ils ont donc inoculé la petite-vérole à leurs vaccinés une seconde fois, quelques-uns même une troisième, sans qu'il en soit résulté aucun effet notable. Le compte détaillé de ces expériences décisives formera une des subdivisions de la seconde partie de ce rapport.

Telle est, très en abrégé, l'histoire de la vaccine, de ses immenses succès et de ses progrès toujours croissans chez la plus grande partie des peuples de la terre civilisée; et

tel est aussi le premier et peut-être le plus frappant des argumens à établir en sa faveur. Que peut-on, en effet, opposer encore, de bonne-foi, à cette série de faits innombrables et par-tout identiques, bien que recueillis dans mille climats divers et par une multitude d'hommes différens d'esprit, de talens, d'opinions? Où pourroit être la collusion? Par quels motifs, par quels moyens pouvoit-elle s'établir?.... Mais s'il répugne de penser, s'il est absurde de croire que presque tous les médecins de la terre aient pu, d'intelligence, concevoir le projet insensé de tromper leurs contemporains dans une matière où les hommes de toutes les classes sont juges compétens, comment concevoir que chacun d'eux ait pu se tromper lui-même, sans qu'aucun, après plusieurs années d'expérience et d'observation, ait encore su reconnoître son erreur?

Par quelle bizarrerie incompréhensible, par quelle fatalité, un agent aussi extraordinaire, dont on méconnoît également et la nature et le mode d'action, dont les effets inexplicables paroissent excéder toutes les bornes de la vraisemblance, et qui devoit, plus que tout autre, provoquer les défiances et

éveiller les préventions, par quel charme si puissant, ce même agent se seroit-il créé, de toute part, en moins de trois années, d'aussi nombreux partisans, si les gens de l'art de tous les pays n'eussent été persuadés par l'évidence des résultats, et entraînés par des expériences et des raisonnemens irréfragables ? Quel seroit enfin ce prestige inconcevable, si ce n'étoit celui de la vérité ?

Quoi ! malgré les leçons du passé, après tant d'erreurs reconnues, de mensonges scientifiques dévoilés, de lumières acquises, la presque totalité des médecins, même les plus renommés et les plus sages, (on ne cite dans aucune partie de l'Europe un médecin célèbre qui soit opposant), auroient embrassé en aveugles une pratique dont tout, jusqu'à sa singularité, tendoit à les éloigner, s'ils n'en eussent parfaitement connu le bénéfice, et qui seroit la plus grossière, la plus ridicule de toutes les erreurs, si elle n'étoit une des plus incontestables et des plus étonnantes vérités.

C'est cette dernière proposition que nous exposerons dans tout son jour, et que nous prouverons moralement et même mathéma-

tiquement dans la seconde partie de ce rapport.

Ont signé tous les membres de la Commission.

ANÉ, BODIN, BOUSQUET, BREWER, DESESSARTZ, GAULTIER-CLAUBRY, HEURTELOUP, MAUGRAS, ROUSSILLE-CHAMSERU, SÉDILLOT aîné,

SÉDILLOT jeune, *Président.*

EMONNOT, RAPPORTEUR.

La Société de médecine, après avoir entendu la première partie du second rapport de la Commission de vaccine, l'approuve dans tout son contenu, en ordonne l'insertion dans son Recueil Périodique, et l'impression au nombre de mille exemplaires, pour être adressés aux Consuls de la République, aux Ministres, Préfets, Sociétés Médicales, et à ses correspondans nationaux et étrangers.

Fait en séance générale, le 25 brumaire an onze.

LAFISSE, *Président.*

SÉDILLOT jeune, *Secrétaire-général.*

Nota. Les gens de l'art qui ont encore des observations à nous faire parvenir, sont priés de les adresser promptement au citoyen Emonnot secrétaire de la Commission, rue Notre-Dame-des-Victoires, n°. 58.

